

J.-J. ROUSSEAU ET LA HONGRIE

I. — *J.-J. Rousseau et les Hongrois.*

ROUSSEAU a-t-il connu la Hongrie ? Nullement. A-t-il eu quelques relations avec les Hongrois ? Avant 1761 il n'en avait aucune. Et pourtant dans une de ses comédies : *Les prisonniers de guerre*, la scène se passe en Hongrie et la plupart des personnages sont des Hongrois. Comment l'idée lui est-elle venue de représenter des Hongrois qui lui étaient tout à fait inconnus ? Il nous le raconte dans ses *Confessions* (livre V et livre VII).

En octobre 1733 quand l'armée française traversait le Piémont pour pénétrer en Italie et s'y battre avec l'armée de l'Empereur, Jean-Jacques se passionnait beaucoup pour le succès des Français. Onze ans plus tard, après les désastres des Français en Bavière et en Bohême, il a composé à Paris *Les prisonniers de guerre*, où il veut montrer, vis-à-vis des vainqueurs, la supériorité intellectuelle des Français ; et comme c'étaient des Hongrois, les hussards de Nádasdy, qui avaient chassé l'armée française de Prague et vaincu les Français, il choisit la Hongrie comme scène de sa comédie. Le but de la pièce est la glorification de la bravoure, de la haute culture intellectuelle et morale des Français ; tout le reste — le caractère individuel et national des personnages, l'intrigue et sa solution, la manière de vivre des Hongrois, etc. — était pour lui des éléments secondaires dont il ne se souciait pas beaucoup.

La renommée du philosophe toujours croissante, surtout après le succès inouï de la *Nouvelle Héloïse* (1761), lui attira beaucoup de visiteurs. Parmi ces admirateurs, qui venaient de toutes les parties du monde, se trouvaient deux Hongrois, qui ont réussi à lui gagner le cœur et à lui donner une idée de la nation à laquelle ils appartenaient.

Le premier Hongrois dont il fit la connaissance était le comte Joseph TELEKI (1738-1796), qui devint plus tard un

haut dignitaire de son pays. Ses relations avec Rousseau ont fait l'objet de plusieurs études¹, je me crois par conséquent dispensé d'y revenir.

Le second Hongrois, qui cherchait à le connaître, vint le voir en 1763 à Môtiers-Travers. C'était aussi un jeune homme : Ignace SAUTTERMEISTER de SAUTTERSHEIM, fils du bourgmestre de Bude, âgé de 25 ans, ex-rédacteur à la Chambre royale de Presbourg, qui y fit beaucoup de dettes, de sorte qu'il dut finalement s'enfuir (décembre 1762) et se réfugia en Suisse. Là, muni de lettres de recommandation, il alla à Môtiers, où il fut accueilli par Rousseau comme un ami. Les *Confessions* (liv. XII) montrent quelle place Sauttersheim sut occuper dans le cœur de Jean-Jacques : « Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance ; nous devînmes inséparables. Enfin, pendant près de deux ans que nous passâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non seulement honnêtes, mais élégantes et toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop aimable pour ne pas me le rendre cher. »

Est-il vrai que Sauttersheim a passé deux années à Môtiers-Travers ? Rousseau qui composa le XII^e livre de ses *Confessions* en 1770, perd ici comme ailleurs la notion du temps ; nous savons que le séjour de son ami hongrois à Môtiers ne dura que quatre mois. Julie Bondeli, amie spirituelle de Rousseau, demande à son médecin : « N'aimez-vous pas aussi le baron Sauttern, ce jeune homme bien formé, aimable, qui s'enferme avec Rousseau depuis mars à Môtiers ? » Toutes les indications montrent que Sauttersheim y arriva les premiers jours de mars 1763 ; et nous savons par ses lettres qu'il le quitta le 1^{er} ou le 2 juillet de la même année.

Pourquoi a-t-il quitté si vite Rousseau et Môtiers ? Il raconta à Rousseau quelque histoire inventée pour motiver son départ, mais n'alla qu'à Strasbourg où il avait jeté le désordre dans un ménage. Rousseau apprit que son ami

1. Lajos Rác. *Les lettres du comte J. Teleki sur Rousseau et à Rousseau* (Akad. Értesítő [Bulletin de l'Académie hongroise des Sciences], t., 1913, pp. 109-116 ; *Graf Josef Teleki und Rousseau* (Ungarische Rundschau, t., 1913, pp. 708-716) ; *J.-J. Rousseau et son ami hongrois* (Revue de Hongrie, 1911, pp. 283-296) ; *J.-J. Rousseau et son ami hongrois* (en hongrois, Budapesti Szemle, année 1912, t. 151, pp. 340-43). — Zoltán Baranyai, *Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency* (Revue des études hongroises, 1923, pp. 195-201).

lui en avait imposé par un tas de mensonges (il n'était pas baron, il ne s'appelait pas Sauttern, il n'était pas persécuté dans son pays à cause de sa religion protestante, il n'avait pas été l'aide de camp de Nádasdy, etc.), et ce qui le scandalisa le plus, c'était que le jeune Hongrois avait, dans l'auberge où il prenait pension, une liaison avec la servante. Jean-Jacques fut indigné et d'abord ne voulut plus rien entendre. Mais peu à peu sa colère s'apaisa, il pardonna, et lorsque Sauttersheim, tombé dans la plus grande misère, lui écrivit de Paris, faisant son *mea culpa*, Rousseau lui envoya quelque argent. Enfin il céda à ses instances et lui rendit sa confiance ; il entretint avec lui une correspondance, le vit à son passage à Paris à la fin de 1765, lui donna des conseils, des exhortations, lui adressa d'Angleterre ses salutations (le 15 septembre 1766). Ce fut leur dernière communication. Sauttersheim qui déjà, dans les années précédentes, avait eu beaucoup à souffrir de la fièvre, du rhumatisme goutteux, tomba de nouveau malade et il expira à la fin de l'année suivante (17 déc. 1767) à Strasbourg, qui l'avait plusieurs fois attiré.

Rousseau n'apprit qu'une année plus tard son décès et consacra ces lignes pleines de nobles sentiments à son pauvre ami hongrois :

« Pauvre Sauttersheim ! Trop occupé de moi durant ma détresse, je l'avais un peu perdu de vue ; mais il n'était point sorti de mon cœur, et j'y avais nourri le désir secret de me rapprocher de lui, si jamais je trouvais quelque intervalle de repos entre les malheurs et la mort. C'était l'homme qu'il me fallait pour me fermer les yeux ;... la Providence me l'a ôté ;... il ne me restait qu'une espérance illusoire, il ne m'en reste plus du tout » (lettre à Lalliaud, du 19 déc. 1768).

Sauttersheim était un jeune homme étourdi, disposé à la dissipation et à l'amusement ; ces défauts causèrent sa ruine matérielle et morale, remplirent son cœur de fausse honte, de telle sorte qu'il trompa à plusieurs égards Rousseau pendant son séjour à Môtiers, et ce n'est qu'une année plus tard qu'il retrouva le chemin de l'honneur et de la vérité, confessa à Rousseau dans une longue lettre les vicissitudes de son sort, les événements de sa vie, les fautes et mensonges commis contre lui et implora son pardon. Et le misanthrope qui connaissait, sous les dehors légers, les qualités aimables de Sauttersheim, ses manières élégantes, sa

culture mondaine, son cœur tendre, fut prêt à lui pardonner. Ce sont ces qualités qui lui ont gagné l'amitié de Rousseau et, malgré ses faiblesses, lui ont assigné une place dans son souvenir¹.

II. — *L'influence de Rousseau sur la littérature hongroise.*

Les œuvres et les idées de Rousseau ont suscité un écho considérable dans la littérature hongroise. Parmi les poètes et philosophes français, qui ont inspiré l'école de jeunes poètes hongrois, nommée « l'école française, » dont l'objet a été de donner une vie nouvelle à notre littérature assoupie, Rousseau a joué un rôle de premier ordre.

Georges BESSENYEI (1747-1811), poète et penseur du XVIII^e siècle, le premier représentant de la pensée et de la lumière françaises en Hongrie, le hardi initiateur de la nouvelle littérature hongroise, montre à plusieurs égards dans ses œuvres politiques et philosophiques les traces de l'ascendant de Rousseau. Ce dernier a contribué à la formation de sa philosophie résignée, de ses idées religieuses et morales et aussi de ses conceptions métaphysiques ; comme Rousseau, Besseyei donne la prééminence parmi les sentiments à la pitié ; la conscience morale est pour lui aussi infaillible. En politique, tantôt il suit les théoriciens anglais ou allemands, tantôt il subit l'influence du *II^e Discours* ou du *Contrat Social* ; c'est dans le sens du dernier ouvrage qu'il aimerait transformer la constitution de son pays : faire du régime hongrois une monarchie constitutionnelle.

François KAZINCZY (1759-1831), le grand maître du renouvellement de la langue hongroise, le directeur spirituel de la littérature pendant 30 ou 40 années, lit avec une profonde dévotion les œuvres de Rousseau ; il ne s'en sépare jamais. Il traduit le *Contrat Social* en hongrois, et ensuite, de peur d'être persécuté, jette au feu son manuscrit ; « mais les deux premiers livres, je les ai traduits de nouveau ; cela ne verra pas la lumière parce que les temps ne sont pas de nature à pouvoir la voir. » Il demande à

1. L. RÁCZ, *Rousseau et Sauttersheim*, Budapest, 1913, éd. de l'Académie hongroise des Sciences (Un fascicule de 61 pages, contenant toutes les lettres échangées entre Rousseau et Sauttersheim et les documents originaux concernant les dates principales de la vie de Sauttersheim).

Gessner une copie du portrait du philosophe genevois. Michel CSOKONAI VITÉZ (1773-1805), le poète lyrique, a le plus grand respect pour le malheureux citoyen de Genève. Il s'appelle « l'homme de Rousseau » ; « si quelqu'un connaît Rousseau, qu'il me juge d'après lui ! » « Mon désir de vivre tranquille, mon respect pour ma patrie, mon ardent zèle pour la nation et pour les sciences sereines me rendent à plusieurs égards tel que Rousseau se décrit dans sa deuxième lettre écrite de Montmorency (*Une âme paresseuse...*) ». Le nom de Rousseau vient à chaque instant sous sa plume ; il se recommande aux mânes de Rousseau, c'est à lui qu'il demande l'inspiration, c'est de son esprit qu'il veut participer. Ces sentiments autorisèrent Kazinczy à écrire après sa mort : « Et Csokonay, qui a-t-il choisi pour modèle dans sa manière de vivre ? n'est-ce pas Rousseau ? sa vie insouciant, sans ordre, inconstante, sans plan, débonnaire, aimable, ne ressemblait-elle pas à la vie de Rousseau ? » et après tout cela il l'appelle « le Rousseau hongrois ». Dans sa vie et sa poésie se manifeste son esprit libre, le culte enthousiaste de la solitude et de la pauvreté, de l'indépendance individuelle, de la nature, sentiments qui sont pour la plupart inspirés de Rousseau. Dans son poème *A l'écho de Tihany* il exprime une misanthropie analogue à celle de son maître ; dans la huitième strophe il évoque le nom du grand homme :

Je serais dans un coin de cette île
Comme Rousseau à Ermenonville
Homme et citoyen.

Dans le poème *A la solitude*, il célèbre, tout à fait dans l'esprit de Rousseau, la solitude, en peint les délices. Dans son poème didactique *De l'immortalité de l'âme* on retrouve aussi les traces de l'influence de Rousseau ; il proclame l'immortalité de l'âme, quoiqu'il ne puisse toujours se débarrasser de ses doutes.

Le poète lyrique Alexandre KISFALUDY (1772-1844) lisait en Provence, où il était prisonnier de guerre, Rousseau, Voltaire et les lyriques français. Parmi les œuvres du premier c'est pour la *Nouvelle Héloïse* qu'il se passionne le plus et c'est elle qui lui fait pleurer des larmes de douce amertume. Son roman : *Histoire de deux cœurs passionnés*, écrit

sous forme de lettres, est le fruit de ses lectures¹. Sous l'influence de Julie et en prenant les aventures de Saint-Preux pour modèle, l'auteur décrit l'évolution de sa propre vie amoureuse ; si le récit a ses racines dans la réalité, l'idée de mettre en roman sa passion ne lui serait pas venue sans Rousseau. Le caractère des deux héros, comme aussi l'allure générale de leurs sentiments, présentent plus d'un trait commun. Son roman lyrique : *Himfy* (I. *L'amour en pleurs*) est aussi influencé par le lyrisme de Rousseau : Himfy s'abandonne à ses passions ; pendant 200 cantiques et 21 chansons, l'amour domine sa fantaisie. Dans sa philosophie de la nature et dans ses procédés poétiques il reste un adepte de Rousseau.

A. BARCSAY (1742-1806) est également dans sa théorie et sa philosophie poétique un interprète des idées et des doctrines de Rousseau. Le critique éminent Fr. KÖLCSEY (1790-1838) se complaît aussi à la lecture de Rousseau. Dans son ouvrage *Ad amicam aurem* (1790-91) le comte Alois BATHYÁNYI, se révèle le disciple fidèle de Montesquieu et de Rousseau. Il y part des théories politiques de Rousseau, proclame le principe de la souveraineté du peuple, le droit de choisir la forme de gouvernement, la responsabilité des fonctionnaires ; il célèbre les idées de liberté, d'égalité et de fraternité. Ladislas SZABÓ de Szentjób, (1767-1795) s'enthousiasme sans restriction pour les théories de Rousseau. Dans son idylle *Le désir*, abondent les plus belles thèses de Rousseau, dans les *Fragments* (1790) il a traduit quatre passages de l'*Emile* (des III^e et IV^e livres). Le roman de Joseph KÁRMÁN (1769-1795), *Les legs de Fanny*, avec l'analyse de l'âme et l'exaltation des sentiments qui s'y trouvent, ne se comprennent qu'en songeant à l'influence de Julie et de Werther.

Enfin on peut considérer le personnage principal (Gustave) du roman du baron Joseph Eötvös, *Le Chartreux* (1839), comme l'héritier indirect de Saint-Preux, René et Werther. Son autre roman, *Les Sœurs* (1857), se rattache de plus près encore à Rousseau, non seulement en sa qualité de roman pédagogique, mais aussi par la peinture qu'il nous donne de la vie tranquille et heureuse de la sœur, tombée dans une basse condition, par comparaison avec la vie

¹ E. CSÁSZÁR, Alexandre Kísfaludy et l'influence française. *Revue de Hongrie*, 1913, [t. I], p. 293-309.

agitée et malheureuse de l'autre sœur, qui appartenait à un milieu aristocratique.

III. — *Ouvrages hongrois sur Rousseau.*

La bibliographie hongroise de Rousseau ne renferme pas d'ouvrages de grande envergure. Ce sont pour la plupart des dissertations ou des mémoires de revues, des articles de journaux qui s'occupent de Rousseau, traitent de sa vie ou de quelque côté de son activité littéraire, par exemple de sa théorie politique ou de sa pédagogie. Et ce qui caractérise ces essais, c'est que leurs auteurs connaissent en général peu les ouvrages français sur Rousseau, les nouvelles recherches françaises ou genevoises sur sa vie et ses œuvres. C'est ainsi qu'on peut expliquer et la prévention contre sa personne et ses idées, et les nombreuses erreurs relatives aux événements de sa vie. Les meilleurs auteurs, philologues et pédagogues, ne sont pas exempts de ce défaut. La courte introduction à la vie de Rousseau, de M. Edm. WESZELY, professeur à l'Université de Pécs, dans ses *Lectures pédagogiques* (1917), fourmille d'erreurs (les manuels de l'histoire de l'éducation sont à cet égard assez en retard). L'article sur Rousseau de feu Jules HARASZTI, professeur à l'Université de Budapest, dans *L'Histoire universelle de la littérature* (t. II), met surtout en lumière, dans le jugement porté sur Rousseau, ses côtés faibles, et emploie, pour la biographie, des dates et des données depuis longtemps surannées et rectifiées. M. Ladislav SZABÓ, auteur du *Problème de Rousseau* (1917), se range parmi les détracteurs de Rousseau. M. Béla JÁNOSI, en traitant de Rousseau dans son *Histoire de l'esthétique* (t. III), s'occupe principalement de son 1^{er} Discours et de son essai sur l'*Origine des langues*, et néglige ses tendances à mettre en scène les amusements et la poésie du peuple. La petite biographie de M. Ph. A. BECKER était en son temps (1902) assez exacte dans ses données, et assez juste dans ses jugements. Des vues profondes et larges caractérisent les travaux de Fred. MEDVEČKY sur les théories sociales et politiques de Rousseau (1887) et ceux de M. G. HUŠZÁR sur *Rousseau et son école dans le roman* (1896). L'étude de M. E. BARTA, *L'Homme dans la pensée de Rousseau* (1912), ne pouvait pas atteindre son but puisque l'auteur ne connaît pas les ouvrages français sur

Rousseau. Enfin, au cours de ces dernières années, le soussigné a étudié les relations de Rousseau avec la Hongrie et les Hongrois (*Rousseau et Sauttersheim ; Rousseau et le Comte J. Teleki ; Une comédie de Rousseau à sujet hongrois*), a consacré plusieurs travaux à l'analyse de sa morale, de sa religion, de ses *Confessions* et des autres détails et événements de sa vie et de son œuvre (par exemple : *La Mort de Rousseau ; Rousseau botaniste ; Schopenhauer et Rousseau ; Deux amis suisses de Rousseau*, etc.) et a composé d'après les récents travaux français une biographie détaillée de Rousseau qui va paraître sous peu dans l'édition de l'Académie hongroise des Sciences ¹.

LAJOS RÁCZ.

(Sárospatak).

1. Pour les traductions des ouvrages de Rousseau en hongrois, entreprises aux ^{xix} et ^{xx} siècles, voir la bibliographie détaillée : *J.-J. Rousseau dans la littérature hongroise* (Annales de la Société J.-J. Rousseau, t. VII, p. 139-144) et les notices bibliographiques : *Annales*, t. VIII, p. 346-348 ; t. IX, p. 162-163 ; t. X, p. 234-237 ; t. XIII, p. 256-257 ; t. XIV, p. 281. Ajouter à cela la traduction hongroise de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, avec une introduction et des notes par L. RÁCZ (Sárospatak, 1912).